Pain, Marie Joseph
Le roi et le pélerin

PQ
2380
P23R6

Pain.

e roi et le pèlerin.

1809.

LE ROI

ET

LE PÉLERIN,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. JOSEPH PAIN ET D***.

REPRÉSENTÉE, *pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le* 28 *juin* 1809.

PRIX : 30 SOUS.

A PARIS,

CHEZ M. LECOUVREUR, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, galerie et porte du Théâtre Français, n°. 1, rue de Richelieu.

1809.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JESSID, Roi de Perse.	M. Auguste St.-Estève.
LE PÉLERIN.	M. St.-Légé.
ZAIDE.	Mlle. Desmares.
HULKEM, Visir.	M. Fontenai.
FAKIRA, nourrice de Zaïde.	Mlle. Bodin.
AZA, eunuque noir, esclave de Zaïde.	M. Guénée.
JANAGAR, eunuque blanc, esclave de Jessid.	M. Joly.
Ier. SOLLICITEUR.	M. Justin.
IIe.	M. Etienne.
IIIe.	M. Tériot.
IVe.	M. Carle.
Esclaves de Zaïde.	
Esclaves de Jessid.	
Suite du prince.	
Chasseurs.	

La scène est dans le royaume de Perse : au premier acte, dans une forêt peu éloignée d'Ispahan; au second acte, à Ispahan, dans une maison de plaisance du roi.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Une fille est un oiseau.*

En pélerinage on dit
Que le petit Vaudeville
S'en est allé par la ville,
Pour y chercher de l'esprit.
Infidèle à la folie,
Il a couru vers Thalie;
Mais dans sa marche étourdie,
S'il reste à moitié chemin,
Que pour finir le voyage,
Votre indulgence encourage
Notre petit Pélerin.

FQ
3322
P23R6
LIBRARY
JUL 10 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

LE ROI

ET

LE PÉLERIN.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une forêt à peu de distance d'Ispahan. A la droite des spectateurs, on voit des arbres dont la position, l'alignement et l'élégance font soupçonner le voisinage d'une habitation.)

SCÈNE PREMIÈRE.

AZA, *un bouquet à la main, entrant par la droite du spectateur.*

Aujourd'hui fête de Nourouz, premier jour du printems, jour de naissance à Zaïde. Soleil vient de se lever plus brillant..... Fleurs sont plus fraîches.... Ah! pas si fraîches que Zaïde.... Pauvre Aza! pourquoi cruels parens ont-ils fait quitter à toi pays natal! Soif de l'or a rendu Aza esclave.... Esclave! et plus encore! Ai cueilli bouquet pour belle maîtresse; ai mis lis et roses pour elle : pour moi, une seule pensée avec tristes soucis!

(Il reste pensif.)

SCÈNE II.

AZA, FAKIRA.

FAKIRA, *en dedans.*

Aza! Aza! *(entrant.)* Eh bien! n'entends-tu

pas que je t'appelle ? Que fais-tu là les mains jointes ? Est-ce pour être sans cesse à rêver que l'on te nourrit ici ?

AZA.

Mahomet te conserve, bonne Fakira !

FAKIRA.

Je n'ai que faire de tes souhaits. Fakira est mon nom, mais bonne ne l'est pas : si je l'étais avec des paresseux comme vous autres, tout irait bien dans la maison.

AZA.

Toi avoir bien tort.

FAKIRA.

Tu répliques, je crois.

AZA.

Ecoute, Fakira.

AIR : *Je t'aime tant.*

Pourquoi toujours cris superflus,
Faire d'un rien affaire grave ?
Toi paraître dix ans de plus,
Lorsque toi gronder pauvre esclave.
Tâche d'avoir de la bonté
Pour être encore un peu jolie ;
Si ce n'est par humanité,
Que ce soit par coquetterie.

FAKIRA.

Insolent ! vieille ou jeune, qu'est-ce que cela te fait à toi ? Et les esclaves, où sont-elles ? Ne leur as-tu pas dit que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de leur maîtresse ?

AZA.

Oh ! moi ne l'avoir pas oublié.

FAKIRA.

AIR : *Vaudeville d'Angélique et Melcour.*

Si l'on fête Zaïde ici,
Toi qui devrais toujours me plaire,

Ne sais-tu pas qu'on doit aussi
Célébrer mon anniversaire?
Oui, toutes deux dans ce séjour,
Du ciel la suprême puissance
Nous fit naître le même jour....

AZA.

A quarante ans de distance.

FAKIRA.

Tu n'y avais pas pensé, j'en suis sûre. Pourquoi les esclaves ne sont-elles pas ici? Zaïde va se lever; elle a coutume de venir le matin respirer le frais sous ces arbres..... Ah! si je ne me mêlais pas de tout! *(elle frappe plusieurs fois dans ses mains.)* Fatmé! Zulime! Roxane! Hirza!

SCENE III.

AZA, FAKIRA, ESCLAVES.

AZA: Chœur d'Esclaves.

AIR : *de Richard Cœur de Lion.*

Quels cris! quel tapage tu fais!
Eh quoi! nous vois-tu jamais
Négligentes....

FAKIRA.

Insolentes.

AZA, Chœur.

Ou méchantes?
Donne { nous / leur } donc la paix.

FAKIRA.

Vous êtes négligentes.

AZA et le Chœur.

Comment te contenter jamais?
Rends-nous, rends-nous donc la paix.

FAKIRA.

J'attends Zaïde en ces bosquets,
Tous vos bouquets sont-ils prêts?

AZA et le Chœur.

Vois nos bouquets, ils sont tous prêts. (*bis*)
Ne gronde plus désormais.

FAKIRA.

Craignez de me déplaire.
Si vous méritez ma colère,
Le plus sévère châtiment
Ne sera pas assez grand
Pour vous punir justement.

AZA et le Chœur.

Point de repos ;
A tout propos
On nous traite durement ;
On parle de châtiment.
Ah ! quel tourment !

AZA.

Voici maîtresse à nous.

SCENE IV.

LES MÊMES, ZAIDE.

CHOEUR.

AIR : *du Calife de Bagdad.*

Du printemps, fille si jolie,
Tu naquis au milieu des fleurs :
Vois se faner de jalousie,
Près de toi tes nombreuses sœurs.

ZAÏDE.

Qu'est-ce que cela signifie, ma bonne ? Pourquoi ces esclaves m'offrent-ils des fleurs ?

FAKIRA.

N'entrons-nous pas aujourd'hui dans la lune de Ferverdin (*) ?

(*) Prononcez *Ferverdine*.

ZAÏDE.

Quoi ! c'est le Nourouz, le premier jour de la fête du printemps?

FAKIRA.

Et n'avez-vous pas aujourd'hui dix-huit ans?

ZAÏDE.

Déjà, ma bonne? Ah ! tant mieux ! je suis bien aise d'avoir dix-huit ans *(aux esclaves)*. Merci, mes chères amies, je reçois tous vos bouquets. Ma bonne, il faudra leur donner quelque chose.

FAKIRA.

Je ne vois pas la nécessité. . . .

ZAÏDE.

A toi aussi, Aza *(Aza fait quelques signes)*. Eh bien ! qu'as-tu donc?

FAKIRA, *à Aza.*

Allons, retire-toi.

ZAÏDE.

Laisse-le, je t'en prie.... Il a l'air d'avoir quelque chose à me dire.... Parle, mon cher Aza, je t'aime beaucoup !

AZA, *transporté.*

Oh ! oh ! oh !

ZAÏDE.

Eh bien ! parle donc.

AZA.

AIR : *Hermite, bon hermite.*

Ai cherché dans ma tête,
Et puis dans ce bosquet,
Pour célébrer ta fête,
Compliment et bouquet.
En te voyant j'ignore
Pourquoi moi suis tremblant ;
J'ai mon bouquet encore,
N'ai plus mon compliment.

Maîtresse daigne prendre
Rose et soucis de moi,
Rêve compliment tendre,
Pour bien comprendre
Ce que sens pour toi.

FAKIRA, *à part.*

Voyez s'il me dira quelque chose à moi!

ZAÏDE.

Donne-moi ton bouquet, Aza.

FAKIRA.

C'est bon, c'est bon; retournez tous à l'ouvrage.

ZAÏDE.

Ma bonne, tu as toujours de l'humeur.

FAKIRA.

Ne suis-je pas payée pour être contente, et la vie que nous menons ici n'est-elle pas bien agréable?

ZAÏDE.

Que nous manque-t-il?

FAKIRA.

Etre depuis dix ans dans cette forêt, ne voir que des femmes, sans compter ce vilain Aza, au lieu de vivre à la cour.

ZAÏDE.

A la cour!

FAKIRA.

Sans doute : c'est là qu'était votre frère, et c'est là que vous devriez être.

ZAÏDE.

Voilà la première fois que tu me tiens ce langage.

FAKIRA.

C'est que je ne devais vous dire tout cela que le jour où vous auriez dix-huit ans.... Je m'en vais donc parler!.... Il était tems que ce jour là vint. *(aux esclaves.)* Vous êtes encore ici?

ZAÏDE.

Rentrez, mes amis, rentrez; ne la mettez pas en colère.

AZA, Chœur d'Esclaves.

Du printems, fille si jolie,
Tu naquis, etc.

(Zaïde les suit de l'œil, en leur faisant des signes d'amitié.)

SCENE V.

ZAIDE, FAKIRA.

ZAÏDE.

Vîte, vîte, apprends-moi ce que c'est que la cour, comment mon frère y était, comment j'y devrais être?.... Dis-moi qui je suis; car je m'ignore. Je t'ai fait par fois des questions.... ; tu n'y répondais pas, et moi j'oubliais le moment d'après que je t'en avais fait. Je suis si heureuse ici! Mes fleurs, mes oiseaux, la promenade occupent tous mes instans.... cependant je pense quelquefois à mon frère.... mais je ne sais quoi de vague vient se mêler à son souvenir; il y a long-tems qu'il est parti?

FAKIRA.

Dix ans; vous en aviez huit.

ZAÏDE.

Je ne le reconnaîtrais sans doute pas; ses traits ne sont pas restés dans ma mémoire, pourtant je me rappelle qu'il m'aimait.... où est-il mon frère? pourquoi est-il parti? pourquoi ne revient-il pas? j'espère qu'aujourd'hui tu répondras à toutes mes questions?

FAKIRA.

Quand vous m'en donnerez le tems.

ZAÏDE.

Parle, je t'écoute.

FAKIRA.

Vous avez entendu parler de Jessid?

ZAÏDE.

C'est le roi; il ne demeure pas loin d'ici.

FAKIRA.

Oui, la ville d'Ispahan n'est pas éloignée de cette forêt.

ZAÏDE.

On le dit jeune, aimable et très-galant.

FAKIRA.

Il ne s'agit pas de cela. Vous saurez qu'Hassan, votre frère, fut visir de Jessid, lorsque celui-ci monta sur le trône.

ZAÏDE.

Qu'est-ce que c'est qu'un visir?

FAKIRA.

C'est un premier ministre, un grand seigneur qui fait exécuter les ordres du maître.

ZAÏDE.

Ah! oui : c'est le premier esclave du royaume. Eh! bien, mon frère le visir?...

FAKIRA.

AIR : *Vaudeville de la Belle Fermière.*

Il était de bonne foi,
Dans la paix prudent et sage;
Dans les camps son jeune roi
Dut la victoire à son courage.
Il supprimait les abus,
Il doublait les revenus;
De son prince de plus en plus
Augmentait la puissance...
On l'exila pour récompense.

ZAÏDE.

Ah! le vilain roi!

FAKIRA.

Il faut le plaindre; il était si jeune lorsqu'il fut couronné !

ZAÏDE.

Quel âge avait-il?

FAKIRA.

Dix-huit ans.

ZAÏDE.

Eh bien! ma bonne, qu'est-ce que tu dis-donc? est-ce qu'à dix-huit ans on n'est certainement pas bien capable....

AIR : *Je me nomme Javotte.*

Je sens bien qu'à cet âge,
On n'est plus un enfant;
La couronne, je gage,
M'irait passablement.
Je ferais les lois fort gaiment,
Et la guerre assez joliment;
Sans redouter le blâme,
Je ferais tout céder,
Oui, tout céder.
Il suffit qu'on soit femme
Pour savoir commander.

FAKIRA.

Eh bien! c'est ce que vous auriez fait; car votre frère Hassan, dans le tems de sa faveur, avait fait promettre au roi de vous épouser.

ZAÏDE.

En vérité! Eh bien! je ne me doutais pas de ma destinée.

Air précédent.

On assure, ma bonne,
Que dans tous les pays,
Auprès de la couronne
Se trouvent les soucis,
Les soins, les embarras, et puis
De la grandeur les longs ennuis.
Mais d'égayer ma vie,

J'aurais eu le moyen,
Un bon moyen;
Jamais on ne s'ennuie
Lorsque l'on fait du bien.

FAKIRA.

Vous n'auriez guère ressemblé au seigneur Hulkem.

ZAÏDE.

Qu'est-ce que c'est que le seigneur Hulkem ?

FAKIRA.

Le persécuteur de votre frère; celui qui, par ses intrigues et ses calomnies, parvint à faire disgracier le vertueux Hassan.

ZAÏDE.

Et pourquoi en voulait-il à mon frère?

FAKIRA.

Pourquoi!

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

L'homme en place, à mille envieux
Dans ses travaux se voit en butte;
L'intrigant et l'ambitieux
Sourdement préparent sa chute;
Puis, l'accusant avec éclat,
On assure mieux sa disgrace;
On le peint comme un scélérat;
On le perd pour sauver l'Etat....
Et pour se mettre à sa place.

ZAÏDE.

Ainsi, cet Hulkem fut nommé visir?

FAKIRA.

Et l'est encore. Votre frère avait pressenti le triomphe de ses ennemis; il vint un jour ici. « Fakira, me dit-il, la calomnie est assise près du » trône; je vais visiter des contrées lointaines. » Bonne Fakira, je connais ta sagesse et ta discré» tion». *(s'interrompant)* Il avait toute confiance en

moi. « Tu as élevé Zaïde ; tiens lui encore lieu de » mère ». *(s'interrompant)* Vous savez si j'ai rempli ses intentions. « J'ignore quand je reverrai ma pa- » trie : si dans dix ans je ne suis pas revenu, révèle » à Zaïde mes malheurs, le rang pour lequel elle » était née, et fais ensuite pour son bonheur ce que » te dicteront ta prudence et ton attachement à » ma maison ». Il me confia une partie de ses trésors, cacha le reste dans un lieu sûr, et s'éloigna après vous avoir pressée plus d'une fois sur son cœur.

ZAÏDE.

Et depuis, aucune nouvelle ?

FAKIRA.

Aucune.

ZAÏDE.

Pauvre Hassan !

FAKIRA.

Aujourd'hui, j'ai exécuté ses ordres ; je vous ai dévoilé ses secrets : voici maintenant les conseils que vous dicte ma prudence.

SCENE VI.

LES MÊMES, AZA.

AZA.

Fakira, esclaves n'avoir plus d'ouvrage.

FAKIRA, *à Aza.*

C'est bon, je vais leur en donner *(à Zaïde)*. D'abord, de garder le silence sur tout ce que vous venez d'apprendre ; ensuite, comme vous vous ennuyez sans doute autant que moi de la vie que nous menons ici....

ZAÏDE.

Moi, ma bonne, point du tout.

FAKIRA.

Si fait, Zaïde, si fait. Nous irons nous établir à Ispahan : là le hasard nous mettra sans doute en présence du roi; votre vue fera impression sur lui, il aime les jolies femmes; peut-être alors pourrez-vous lui rappelier la promesse qu'il fit de vous épouser, et si notre divin prophète a conservé votre frère et qu'il revienne, vous le ferez rentrer en grâce et réintégrer dans tous ses honneurs. Je vous quitte un moment; attendez-moi, je vais revenir pour faire avec vous la promenade accoutumée. (*A Aza.*) Toi, reste près d'ici; ta maîtresse pourrait avoir besoin de toi. (*Elle sort avec Aza*).

SCENE VII.

ZAIDE.

Que de choses je viens d'apprendre ! je suis sœur d'un visir disgracié, et j'ai été promise au roi qui ne se souvient plus de moi. Fakira dit qu'il faut que nous allions à la cour, que je tâche d'attirer les regards du roi.... brillante destinée ! être renfermée dans un sérail avec les rivales qu'il lui plairait chaque jour de me donner.... Non, non; je ne connais pas encore le monde; mais j'ai du caractère.

AIR : *Il ne vient pas, où peut-il être ?*

Je ne serais que favorite;
Ce titre n'est rien pour mon cœur;
Mon amour-propre s'en irrite:
Doit-on partager son bonheur?
Contre cette loi que tu blâmes,
Amour, tu réclames....
Mais sans doute ailleurs comme ici
Les maris ont jusqu'à vingt femmes,
Et les femmes n'ont qu'un mari.

Il faudra que je m'en informe. J'apperçois un

homme : je n'ai pas peur ; mais regardons-le, sans être vue.

(*Elle se met derrière un arbre*)

SCENE VIII.

JESSID, ZAIDE, AZA.

JESSID ; *un arc, un carquois et une lance à la main.*

Où suis-je ? je ne connais pas cette partie de la forêt, et je m'égare de plus en plus.

ZAÏDE, *à part.*

Il est fort bien fait.

JESSID.

L'ardeur de la chasse m'a emporté.... ma suite est peut-être bien loin.

ZAÏDE, *de même.*

C'est un chasseur.

JESSID.

Je suis accablé de lassitude. (*Il s'assied sur le banc de gazon.*) La soif me dévore. (*Sur un signe de Zaïde, Aza pose aux pieds de Jessid une corbeille pleine de fruits.*) Pas un palmier.... aucun arbre à fruit.... pas même une fontaine... D'où me vient cette corbeille ?.... ces dattes sont excellentes !.. mais ceci est un enchantement !.. allons, je suis aujourd'hui favorisé par le génie du bonheur.

ZAÏDE, *se montrant.*

Ce génie là, c'est moi.

DUETTO.

AIR : *du Mariage de Figaro.* (Sull' aria soave, etc.)

JESSID.

Que vois-je ! êtes-vous l'enchanteresse ?....

ZAÏDE.

L'enchanteresse ?

JESSID.

Qui règne en ces lieux charmans?

ZAÏDE.

J'habite ces lieux charmans.

JESSID.

Mon cœur éprouve une douce ivresse.

ZAÏDE.

Une ivresse?

JESSID.

Mon cœur éprouve une douce ivresse.

ZAÏDE.

Quelle ivresse?

JESSID.

Elle passe en tous mes sens.

ZAÏDE.

Ah! quel trouble je ressens!

ENSEMBLE.

JESSID.

Quel trouble agite mes sens!

ZAÏDE.

Ah! quel trouble je ressens!

JESSID.

Je devine, enchanteresse....

ZAÏDE, *à part.*

Il veut me faire la cour.

JESSID.

Que le trouble qui me presse....

ZAÏDE, *à part.*

Il veut me faire la cour.

JESSID.

Est la flamme de l'amour!

ZAÏDE.

Quoi! de l'amour?

JESSID.

Oui, de l'amour.

ZAÏDE.

ENSEMBLE. La flamme de l'amour ?

JESSID.

La flamme de l'amour ;
Oui, de l'amour.

ZAÏDE.

Flamme d'amour !

JESSID.

Charmante créature ! comment vous témoigner ma reconnaissance ? Daignez accepter cette bague.

ZAÏDE, *avec dignité.*

Tiens, Aza, c'est pour toi. (*Elle la donne à Aza.*)

JESSID.

Comment !

ZAÏDE, *à part.*

Je me ressouviens que je suis la sœur d'un visir.

JESSID.

Vous refusez mon présent ?

ZAÏDE.

Non, je le donne. Vous n'avez plus besoin de moi, adieu, Seigneur.

JESSID.

Quoi ! vous éloigner sitôt ! Ne vous montrez-vous que pour causer des regrets ?

AIR : *Comme vous il faudrait peut-être.* (Berquin.)

Dans la vive ardeur qui l'entraîne,
Après avoir lancé ses traits,
Un chasseur cherche dans la plaine
Le repos et l'ombrage frais.
Il s'arrête sous ce feuillage,
Il admire des yeux si beaux :
Le chasseur a trouvé l'ombrage,
Mais il a perdu le repos.

ZAÏDE, *à part.*

Il est fort aimable.

JESSID.

J'étais loin de me douter que cette forêt renfermât un semblable trésor.

ZAÏDE.

Est-ce que vous êtes obligé de tout savoir?

JESSID.

Comme vous me parlez !... *(à part)* C'est un enfant. *(haut)* Allons, je vous pardonne cette familiarité.

ZAÏDE, *avec noblesse.*

Me prendriez-vous pour une esclave? C'est le mien qui vous a servi tout-à-l'heure. *(gaiement)* Mais, qui êtes vous, pour me pardonner ma familiarité?

JESSID.

Qui je suis?.... Si j'étais de la cour?

ZAÏDE.

Après?

JESSID.

Si j'approchais le roi?

ZAÏDE.

Est-ce qu'il est difficile à approcher?

JESSID.

Quelquefois.

ZAÏDE.

Eh bien! il a tort.

JESSID.

Il a tort.... Et si j'étais?....

ZAÏDE.

Le visir?

JESSID.

Plus encore.

ZAÏDE.

Qui donc?

JESSID.

Le roi.

ZAÏDE, *à part.*

Quelle heureuse rencontre! O mon frère! *(haut)* Ah! vous êtes Jessid! On m'a parlé de vous.

JESSID, *souriant.*

Ah! l'on vous en a parlé?

ZAÏDE.

Il n'y a pas long-tems.

JESSID.

Que vous en a-t-on dit?

ZAÏDE.

Du bien et du mal.

JESSID.

Du mal?

ZAÏDE.

Seigneur Jessid, n'avez-vous jamais eu rien à vous reprocher?

JESSID.

Ce langage est nouveau pour moi.

ZAÏDE.

AIR : *J'ai vu le parnasse des dames.* (Rien de Trop.)

Seigneur, n'êtes-vous pas un homme
Comme nous sujet à l'erreur?

JESSID.

Pour la bonté l'on me renomme.

ZAÏDE.

Je n'accuse point votre cœur.

JESSID.

Quelle faute commet, de grâce;
Un roi de ses sujets l'appui?

ZAÏDE.

Je ne vous dis pas qu'il en fasse;
Mais que de gens en font pour lui!

JESSID, *ironiquement.*

Vous m'étonnez ! Quand vous seriez la fille de ce fameux Amram, qui remplit tout l'Orient de sa renommée, et visite tous les climats pour chercher la sagesse....

ZAÏDE.

Est-ce qu'on cherche la sagesse ?

JESSID.

Même air.

Eh quoi ! de la philosophie
Dans une aussi jeune saison !
Contentez-vous d'être jolie,
Aux hommes laissez la raison.
N'enviez pas notre partage,
Aimez et charmez tour-à-tour;
Sous le triste manteau d'un sage,
N'allez pas déguiser l'amour.

ZAÏDE.

Il faut convenir que vous êtes galant.

JESSID.

J'avouerai que je n'eus jamais autant le desir d'être aimable. Le romanesque de notre entrevue, les charmes de votre esprit, ceux de votre personne, votre ingénuité, votre malice même, ont fait sur mon cœur une impression que je n'avais pas encore éprouvée.... Oui, charmante enfant, je vous aime.

ZAÏDE.

Déjà !

JESSID.

Quoique né dans un moment, cet amour, je le sens, fera la destinée de ma vie. Quel est votre nom ?

ZAÏDE.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Je ne vous suis pas inconnue,
Mais ici mon nom ne fait rien;

Même, dit-on, sans m'avoir vue,
Vous me vouliez beaucoup de bien.
Tour-à-tour les plaisirs, la gloire,
Ont occupé tous vos instans :
Le bonheur gâte la mémoire....
Puissiez-vous m'oublier long-tems !

JESSID.

O ciel ! de quel oubli me parlez-vous? Daignez vous expliquer.

ZAÏDE.

Il n'est pas tems encore.

JESSID.

En vain je cherche à me rappeler..... Mais, puisque vous m'accusez, sans doute je suis coupable. Ah ! dites-moi par quels bienfaits je puis effacer des torts que je ne connais pas, mais que je brûle de réparer.

ZAÏDE.

Je ne veux rien de vous; on ne sait pas où mène la reconnaissance.

JESSID.

Quoi ! vous refuseriez, si je vous proposais de quitter cette retraite, et de venir dans mon palais, conduite par vos heureux parens....

ZAÏDE.

Je suis orpheline.

JESSID.

Orpheline ! tant mieux : il vous faut un protecteur, un ami; souffrez que je le sois; venez, ah ! venez faire l'ornement de ma cour.

ZAÏDE.

De votre cour !.... Tout-à-l'heure on me conseillait d'y aller.

JESSID.

Qui donc?

ZAÏDE.

Celle qui m'a élevée.

JESSID.

Elle peut vous accompagner. . . . . Je vais moi-même l'y déterminer.... Mais qu'entends-je? d'où viennent ces cris? C'est Janagar, mon premier eunuque.

SCENE IX.

LES MÊMES, JANAGAR.

JANAGAR.

Au secours! au secours! Ah! Seigneur!

JESSID.

Qu'as-tu donc?

JANAGAR.

Je suis poursuivi.

JESSID.

Par qui?

JANAGAR.

Je n'en sais rien; je n'ai pas osé regarder derrière moi.... Tenez, là-bas.

JESSID.

Je ne vois qu'un pélerin qui descend la montagne.

JANAGAR.

Comment! est-ce que c'est lui qui m'a fait peur?

JESSID.

Il a l'air fatigué.

JANAGAR.

Ah! je commence à le voir. Il s'assied. Ah! mon dieu! que je suis bête!

JESSID.

Poltron!

JANAGAR.

Comme on donne aux choses de vilains noms! Je suis prudent; on m'appelle poltron.

JESSID.

Tu viens troubler un entretien....

JANAGAR.

Pendant lequel nous étions fort inquiets de vous. Toute la chasse vous cherche depuis une heure, le visir Hulkem lui-même.

JESSID.

Je reconnais bien là son amitié.

JANAGAR.

Et moi, votre confident, premier eunuque de votre sérail.... *(bas)* Seigneur, quelle est cette jeune beauté?

JESSID.

Tais-toi. *(à Zaïde)* Eh bien! vous réfléchissez?

ZAÏDE.

Non, Seigneur.... Je vais trouver ma bonne.

SCENE X.

LES MÊMES, FAKIRA.

FAKIRA.

Eh quoi! Zaïde, un homme avec vous?

ZAÏDE.

Pourquoi pas, ma chère Fakira?

FAKIRA.

Et nos mœurs! Excusez-là, Seigneur : élevée dans cette forêt, elle ignore nos usages; mais bientôt.....

JESSID.

Je ne m'en plains pas, ma bonne mère; je voudrais même lui parler encore un instant....

FAKIRA.

Point du tout, s'il vous plaît. Ecoutez, Zaïde :

une jeune fille doit baisser les yeux devant un homme, et sur-tout garder le silence.

JESSID, *bas à Janagar.*

Janagar, débarrasse-moi de cette femme-là.

JANAGAR.

Eh! comment l'adoucir? elle est vieille et laide.

JESSID.

Parle-lui d'amour.

JANAGAR.

Lui parler d'amour! Moi, Seigneur! je ne saurai que dire.

JESSID.

Tant mieux; moins tu auras le sens commun, plus tu paraîtras amoureux.

JANAGAR.

Quel embarras!

JESSID.

Belle Zaïde, consentez-vous à choisir mon palais pour asile? *(Il continue à lui parler bas.)*

JANAGAR, *à part.*

Fesons donc le galant. *(à Fakira.)* Etoile de l'Orient, aimable houri.....

FAKIRA.

Que venez-vous me conter?

ZAÏDE.

Je ne vous connais pas encore assez pour me fier à vous.

FAKIRA, *à Janagar.*

Qui êtes-vous?

JESSID, *à Zaïde.*

Mon rang doit vous attester la pureté de mes intentions,

JANAGAR, *à Fakira, contrefaisant son maître.*

Mon habit doit vous faire voir que je ne suis point un homme.... ordinaire.

FAKIRA.

Et vous êtes?

JANAGAR.

Janagar, eun.... un des officiers du roi.

FAKIRA.

Ah! ah! c'est différent.

JESSID.

Adorable Zaïde, venez embellir ma cour!

JANAGAR.

Respectable Fakira, venez régner sur mon cœur!

JESSID, *à Zaïde.*

AIR : *Vous ne prononcez plus Edouard.* (Fanchon.)

Voudriez-vous dans ces forêts
Voir s'écouler votre jeune âge?

JANAGAR, *à Fakira.*

Ces bois ont caché vos attraits
Pendant un siècle..... Quel dommage!

JESSID, *à Zaïde.*

Dans mes jardins, jeune bouton,
Puissé-je voir ta fleur éclore!

JANAGAR, *à Fakira.*

En vous greffant, beau sauvageon,
Vous pouvez refleurir encore.

FAKIRA.

Belle comparaison!

JANAGAR, *bas à Jessid.*

Seigneur, elle n'a pas l'air de s'attendrir.

JESSID, *bas à Janagar.*

C'est que tu n'es pas assez empressé : échauffe-toi donc?

JANAGAR, *à part.*

Comment faire?

JESSID, *à Zaïde.*

Oui, belle Zaïde, mon trône même, si vous daigniez le partager.....

JANAGAR, *à Fakira.*

Mon trône même, si j'en avais un....

FAKIRA.

Qu'est-ce que vous dites donc là? Voudriez-vous m'emmener à la cour?

JANAGAR, *bas à Jessid.*

Faut-il l'emmener à la cour?

JESSID.

Sans doute, j'engage Zaïde à y venir.

JANAGAR.

Oui, belle Fakira, je vous conduis à la cour; mon maître fait la même proposition à cette belle enfant?

FAKIRA.

Votre maître? Ce serait donc?....

JANAGAR.

Le roi lui-même.

FAKIRA.

Le roi! Prince, excusez une familiarité....

JESSID.

C'est bien.

FAKIRA.

Je verrai donc la cour! Seigneur, nous allons faire nos préparatifs.

JESSID.

Oui, bonne mère, allez.

ZAÏDE.

Mais, ma bonne....

FAKIRA.

Comment, Zaïde, vous hésitez? *(bas)* Pensez à votre frère Hassan.

ZAÏDE.

Allons donc à la cour.

JESSID.

Vous êtes charmante. Toi, Janagar, va chercher ma suite.

JANAGAR, *à part.*

Pour un début, je ne m'en suis pas trop mal tiré!

FAKIRA.

Seigneur Janagar, nous nous reverrons. *(Janagar sort.)* Allons, Zaïde, allons. Aza, esclaves, nous allons à la cour. Par Mahomet! je crois que j'en deviendrai folle! *(Elle sort avec Zaïde.)*

SCENE XI.

JESSID.

Présage de bonheur! j'ai rencontré Zaïde le premier jour de notre année; quelle différence entre cette aimable fille de la nature et les insipides beautés de mon sérail qui, pour me plaire, employent chaque jour les mêmes artifices et la même coquetterie!

AIR : *J'aime Henriette.*

Oui, si j'admire un moment le parterre
Que dessina le jardinier savant,
De ses contours la forme régulière
Déplaît bientôt à mon œil inconstant.
J'y puis cueillir la tulipe inodore;
Le lis, l'œillet, sont-là pour mes plaisirs;
Mais aux buissons la rose vierge encore,
En me piquant réveille mes desirs.

Zuléma sera furieuse.... au fond, je crois que je ne l'aime pas. Ah! Zaïde! Zaïde!

(Il tombe dans la rêverie.)

SCENE XII.

JESSID, LE PÉLERIN.

LE PÉLERIN, *sans voir Jessid.*

Comme ma sœur doit-être embellie ! allons.... eh bien ! malgré mes beaux projets, j'hésite encore!.. Courage donc ! n'ai-je pas l'habitude de m'attendre à tout ce qui peut arriver de pire?... Je ne reconnais pas ce chemin.... ces arbres.... ah ! c'est moi qui les ai plantés ; avançons.... *(Appercevant Jessid.)* Eh !... je ne puis me tromper, le roi dans ces lieux ! dix ans d'absence et cet habit doivent me rendre méconnaissable ; abordons-le. *(haut.)* Eh bien ! voyageur, vous rêvez au lieu de suivre votre route ? ce n'est pas le moyen d'arriver.

JESSID.

Qui me parle ?... ah ! c'est le pélerin que j'avais aperçu. Vous venez de loin, pélerin?

LE PÉLERIN.

J'ai parcouru toute l'Asie.

JESSID.

Vous avez sans doute vu dans vos voyages?...

LE PÉLERIN.

Des villes et des déserts, des hommes et du sable.

AIR : *Ne crois plus à mon trépas.* (Belle Marie.)

J'ai vu ce pauvre immortel,
L'homme, jouet de ses songes,
Chaque jour à des mensonges
Elever plus d'un autel ;
Sur le bord des précipices
Construire des édifices ;
Pour mille grandeurs factices
Aux hasards livrer son sort ;
Et, dans sa sublime audace,
Conquérir juste la place
Qu'il occupe après sa mort.

JESSID.

Avec cet habit respectable, vous avez été bien reçu partout?

LE PÉLERIN.

J'ai été volé dans des villes policées; j'ai reçu l'hospitalité chez les voleurs de l'Arabie.

JESSID.

Enfin, vous rapportez?...

LE PÉLERIN.

De l'expérience, cela ne fatigue pas en route.

JESSID.

Et de la gaîté.

LE PÉLERIN.

Cela abrège tous les chemins.

JESSID.

Auriez-vous rencontré le sage Amram, si célèbre dans l'Orient?

LE PÉLERIN.

Je l'ai vu.

JESSID.

Eh bien?

LE PÉLERIN.

On le dit sage; il est seulement moins fou que les autres.

JESSID.

Seriez-vous jaloux?

LE PÉLERIN.

Je ne saurais l'être de lui.

JESSID.

Vous êtes au moins bien sévère.

LE PÉLERIN.

Je me méfie toujours de l'enthousiasme.

JESSID.

AIR: *De prendre femme un jour, dit-on*; ou: *L'autre il était venu de France.* (Dugai-Trouin.)

On vente partout son savoir.

LE PÉLERIN.

Au bonheur que fait la science ?

JESSID.

En tous lieux on voudrait l'avoir.

LE PÉLERIN.

L'éclat nuit à l'indépendance.

JESSID.

Cet apôtre de la raison
Est le plus sage de l'Asie.

LE PÉLERIN.

La raison n'est qu'un beau surnom
Qu'emprunte souvent la folie.

JESSID.

Croyez-moi, pélerin; heureux serait le jeune roi qui aurait Amram près de son trône!

LE PÉLERIN.

Oui, s'il en pouvait fermer les avenues à la flatterie et à la méchanceté. Tenez, voyageur; c'est à Jessid qu'un semblable ministre conviendrait.

JESSID.

Venez-vous le lui proposer?

LE PÉLERIN.

Ce n'est pas à vous que j'en ferais la confidence.

JESSID.

J'aime assez que l'on soit prudent. *(A part)* Il ne sait pas qui je suis.

LE PÉLERIN, *à part.*

Il ne croit pas être connu. *(haut)* Dites-moi, voyageur, sauriez-vous le chemin d'Ispahan?

JESSID.

Nous n'en sommes pas loin.

LE PÉLERIN.

Tant mieux; je veux y arriver à l'heure où, selon l'usage de ce jour, le roi fait ouvrir au peuple les portes de son palais. Ce jour-là, le soleil luit pour tout le monde.

LE PÉLERIN.

AIR : *Vous me traitez avec malice.* (Amour et Mystère.)

Jusqu'au trône la foule perce,
Et remplace maint courtisan.
Hélas ! le soleil de la Perse
Ne paraît qu'une fois par an.
D'épais nuages,
De noirs orages,
L'astre des cours est toujours entouré;
Mais l'influence
De sa présence
Ramènerait un bonheur assuré.
Notre monarque, pour qu'on l'aime,
De son peuple se tient trop loin,
Et ce soleil aurait besoin
D'être éclairé lui-même.

JESSID.

Est-ce là ce que vous voudriez lui dire ?

LE PÉLERIN.

Encore de la curiosité ?

JESSID.

Pardon.... mais je vais moi-même à Ispahan ; si vous voulez, nous ferons route ensemble ?

LE PÉLERIN.

Oui, mais si vous allez vîte : je ne voudrais pas que vous me fissiez manquer l'heure de voir le roi.

JESSID.

Ne craignez rien ; j'y vais moi-même pour l'audience.

LE PÉLERIN, *à part.*

Je le crois bien.

JESSID.

Connaissez-vous quelqu'un dans cette ville ?

LE PÉLERIN.

J'y laissai des amis ; c'est une de ces choses qu'on n'est pas sûr de retrouver.

JESSID.

Quels étaient ces amis ?

LE PÉLERIN.

J'y connaissais Hassan.

JESSID.

L'ancien visir?

LE PÉLERIN.

Il ne l'est donc plus?... Qui le remplace ?

JESSID.

Hulkem.

LE PÉLERIN.

Hulkem ! cet ambitieux sans talens? Je gage que le roi s'est plus d'une fois repenti de l'échange qu'il a fait ?

JESSID.

J'aime votre entretien, mon ami; vous plairez au roi.

LE PÉLERIN.

Eh bien ! allons vers lui.

JESSID.

Un moment, j'attends ici quelqu'un.

LE PÉLERIN.

Ah ! ah !

JESSID.

Une jeune beauté.... Ah ! je doute que dans vos voyages vous ayez pu rencontrer un objet aussi parfait.

LE PÉLERIN.

Vous en êtes amoureux.

JESSID.

Elle va venir à la cour.

LE PÉLERIN.

Si elle est jolie, tant mieux pour la cour, tant pis pour la jeune fille.

JESSID.

JESSID.

C'est moi qui vais l'y mener.

LE PÉLERIN.

Seriez-vous un marchand d'esclaves?

SCENE XIII.

LES MÊMES, HULKEM, JANAGAR, Suite du Roi, Esclaves portant son palanquin.

HULKEM, et Chœur d'Esclaves.

AIR : *Ah! quel plaisir! ah! quel bonheur!* (des Petits Savoyards.)

Nous trouvons le prince en ces lieux ;
Pour nous, quel moment plein de charmes!
Plus de craintes, plus d'alarmes,
Mahomet le rend à nos vœux!

CHOEUR.

Nous trouvons, etc.

JESSID.

Eh bien! tu causais avec un roi.

LE PÉLERIN.

Et je lui ai dit la vérité.

HULKEM.

Prince, nous étions dans la plus vive inquiétude pour vos jours précieux..... Et moi, votre sujet le plus fidèle....

LE PÉLERIN, *à part.*

Hulkem!

HULKEM.

Quoi! vous étiez seul avec cet homme?

LE PÉLERIN.

Le prince a été quelquefois en plus mauvaise compagnie.

JESSID.

Tout est-il prêt pour le départ?

LE PÉLERIN.

Prince, nous allons faire route ensemble; c'est vous qui me l'avez proposé.

JESSID.

Oui; et ce que tu voulais demander à Jessid .... tu me le diras en route.

LE PÉLERIN.

A l'audience publique.

FINALE.

CHŒUR.

AIR *d'une marche persanne, arrangée par Darondeau.*

Allons, fesons du voyage
Les apprêts;
Remettons-nous en voyage.
C'est aujourd'hui qu'un roi sage
Donne accès
Dans son palais
A ses sujets.

SCENE XIV.

LES MÊMES, AZA, ZAIDE, FAKIRA, FEMMES.

AZA, ZAÏDE *voilée*, FAKIRA, Femmes.

Ah! l'agréable voyage!
Dans ce jour,
Nous nous mettons en voyage.
Allons à la cour.
Ah! quel beau séjour!
C'est celui des ris et de l'amour.

LE PÉLERIN, *à part.*

Zaïde! ô ciel!

CHŒUR.

Allons, allons.

LE PÉLERIN, *à part.*

Zaïde! ô ciel!

CHŒUR.

Partons, partons.
Oui, oui, la cour
Est le séjour
Des ris, des jeux et de l'amour.

LE PÉLERIN, *à part.*

Suivons ses pas.

CHŒUR.

Allons, allons.

LE PÉLERIN, *à part.*

Suivons ses pas.

CHŒUR.

Partons, partons.
Allons, fesons du voyage
Les apprêts;
Remettons-nous en voyage.
C'est aujourd'ui qu'un roi sage
Donne accès
A ses sujets
Dans son palais.

LE PÉLERIN, *à part.*

A la cour je suivrai ma sœur.
Je défendrai son jeune cœur,
Son jeune cœur.

HULKEM, *à part.*

Ce jeune objet si charmant,
Me cause ici bien du tourment:
Le roi serait-il son amant?

JESSID.

Respectez ici
Cet objet si chéri.

Je veux que dans ce jour,
Pour embellir ma cour,
Zaïde y fixe son séjour.

CHOEUR.

Allons, fesons du voyage
Les apprêts;
Remettons-nous en voyage.
C'est aujourd'hui qu'un roi sage
Donne accès
A ses sujets
Dans son palais.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente les jardins du Roi; un pavillon au milieu des jardins.)

SCENE PREMIÈRE.

JANAGAR, AZA.

JANAGAR.

Eh bien! comment le seigneur Aza trouve-t-il le palais du roi?

AZA.

Fort bien.

JANAGAR.

C'est très-heureux! Ce n'est pourtant ici qu'une maison de plaisance; le roi y donne ordinairement son audience au peuple.

AZA.

Palais sont beaux, jardins bien arrangés; mais jardin et maison à maîtresse étaient bien jolis.

JANAGAR.

La belle comparaison! Que diras-tu demain, lorsque tu verras le palais magnifique où se donneront les fêtes pour la paix avec le Mogol? Mais tes yeux ne sont pas accoutumés comme les nôtres à la grandeur.

AIR : *du Vaudeville du Printems.*

Partout en ces lieux étincelle
L'or apporté de cent climats.

AZA.

Partout gardiens en sentinelle
Vous menacer de leurs damas.

JANAGAR.

Il est mille ruses traîtresses
Qu'il faut toujours appréhender.

AZA.

Moi, ne pas aimer des richesses
Qu'on a tant de peine à garder.

JANAGAR.

Tu es bien difficile. Ainsi, tu ne te plais pas chez le roi?

AZA.

Ce n'est pas lui qui a invité moi à venir.

JANAGAR.

Tu t'amusais donc bien dans ta forêt?

AZA.

Oh! moi toujours content!

JANAGAR.

Ici, tu n'auras rien à faire; là-bas, sans doute, tu travaillais toujours?

AZA.

Oh! que non.

AIR : *de Darondeau.*

Le soir, après pénible ouvrage,
Bonne Zaïde permettait
Esclaves danser sous l'ombrage,
Où doux plaisir nous attendait.
Dans tout cela point d'amourettes;
Tout seul avec jeune tendron,
Pour faire danser les fillettes,
Aza n'avait que ses chansons.
Voilà comme dansaient fillettes,
Quand Aza chantait ses chansons.

(*Il danse pendant le reste de la ritournelle.*)

JANAGAR.

Voilà une belle récréation !

AZA.

Même air.

Quelquefois avec indulgence,
Maîtresse présidait nos jeux ;
Et, sans nous gêner, sa présence
Rendait esclaves plus heureux ;
Et de grâce et de gentillesse,
Elle nous donnait des leçons ;
Et pour faire danser maîtresse,
J'avais de plus belles chansons.
Voilà comme dansait maîtresse,
Quand chantais mes belles chansons.

(*Il danse encore.*)

JANAGAR.

Je te veux du bien ; je parlerai de toi au maître, et tu seras gardien du sérail.

AZA.

Oh ! moi ne garder personne ; ai souvent trop de moi-même.

JANAGAR.

Un jour, tu pourrais avoir les mêmes honneurs que moi.

AZA.

Toi avoir donc des honneurs? et pourtant moi être égal à toi.

JANAGAR.

Ce coquin-là a raison... Mais voici Fakira ; je ne sais comment me débarrasser d'elle.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FAKIRA.

FAKIRA.

Ah ! te voilà donc, Janagar ! je te cherche par-

tout : tu n'es guère empressé ; tantôt, en présence du roi, tu étais bien plus aimable.

JANAGAR, *à part.*

La vieille folle !

FAKIRA.

AIR : *Sans un petit brin d'amour.*

Ah ! dis-le moi sans détour,
Est-ce l'usage en ce séjour ?
Cher enfant, l'air de la cour
Fait-il perdre l'amour ?
Mon cœur ne peut, tant il est né sensible,
Sans grand danger
Te voir changer.

JANAGAR.

Changer, hélas ! me serait impossible ;
Je le voudrais,
Mais, vains regrets !

FAKIRA.

Comment, tu le voudrais !

JANAGAR.

Je vous le dis sans détour :
Je ne puis avoir dans ce jour,
Aux champs, ainsi qu'à la cour,
Ni plus, ni moins d'amour.

FAKIRA.

Cela me rassure.

AZA.

Fakira, toi es dans l'erreur.

FAKIRA.

Qu'entends-je ! le seigneur Janagar aurait-il contracté des engagemens ?

JANAGAR.

Non, belle Fakira ; laissez dire cet imbécille, il ne connaît pas nos usages.

FAKIRA.

Ainsi, je puis espérer que bientôt mon mariage avec un des premiers officiers du roi....

JANAGAR.

Etoile du soir, espérez. Cependant.... certaines réflexions..... certains retours sur moi-même semblent m'en détourner.

FAKIRA.

Allons, point de timidité.

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

L'hymen est un lien charmant.

JANAGAR.

L'hymen est-il fait pour un sage ?

FAKIRA.

Tu l'aimeras bientôt, je gage.

JANAGAR.

Comment parler de sentiment ?
Moi.... je ne fus jamais amant.

FAKIRA.

De tes beaux ans fais donc usage.

JANAGAR.

Je tremble en prenant votre main.

FAKIRA.

Va, je soutiendrai ton courage
Dans ce joli pélerinage.

JANAGAR.

Je crains bien qu'à moitié chemin,
Nous ne finissions le voyage.

FAKIRA.

Sois tranquille ; Mahomet veillera sur toi. Je vais donc devenir grande dame ! Je brillerai à la cour ; car Zaïde va s'y fixer.

AZA.

Tu crois? maîtresse rester ici?

FAKIRA.

Sans doute ; le roi l'aime à la folie.

JANAGAR.

J'aperçois Hulkem.

FAKIRA.

Le visir!

JANAGAR.

Retirons-nous.

SCENE III.

HULKEM.

Quel est cet homme, qui, sous l'habit de pélerin, s'est introduit ici? Sa familiarité avec le roi.... ses mots hardis.... Quel est son but?... Que vient-il faire?.... Et cette petite Zaïde, remplacerait-elle ma sœur dans le cœur du roi?.... Mais j'ai tort de m'inquiéter : qui pourrait me faire perdre ma faveur? Je viens de terminer glorieusement une guerre funeste au royaume. J'ai reçu, il est vrai, des instructions du sage de l'Orient, du fameux Amram ; j'ai su en profiter, sans en divulguer le secret. Voici Zaïde : ayons pour elle des égards; montrons-lui même de l'amitié, afin de me mettre bien dans son esprit.

SCENE IV.

HULKEM, ZAIDE.

HULKEM.

Venez, charmante Zaïde.

ZAÏDE, *à part.*

C'est Hulkem !

HULKEM.

Depuis votre arrivée, ces lieux brillent d'un nouvel éclat.

ZAÏDE.

On n'entend ici que des complimens.

HULKEM.

Eh quoi ! vous parcourez l'enceinte du palais sans voile ?

ZAÏDE.

Pourquoi pas ?

HULKEM.

Nos mœurs le défendent.

ZAÏDE.

Ma foi, tant pis ; j'ai cru que l'on ne devait cacher que la laideur.

HULKEM.

Alors Zaïde devrait se montrer.... Mais nos lois, la coutume....

ZAÏDE.

C'est différent.

AIR : *Maris jaloux, vous avez tort.* (Diable couleur de rose.)

D'obéir je ferai l'effort,
Je conviens ici que j'ai tort ;
Mais j'ignorais l'usage.
Chacun se voile en ce séjour ;
Les voiles sont bien à la cour ;
Mais, dans ce cas,
Tous ne sont pas
Placés sur le visage.

HULKEM.

Zaïde, il y a encore un autre usage que vous paraissez ne pas connaître.

ZAÏDE.

Lequel?

HULKEM.

Celui de ne pas parler avec autant de liberté.

ZAÏDE.

Même air.

Eh quoi! faut-il penser tout bas,
Dire ce qu'on ne pense pas?
La franchise m'inspire:
De l'usage qu'on suit ici,
Moi, je ne veux pas, dieu merci;
Mais je comprends
Que bien des gens
Se parlent sans rien dire.

HULKEM.

La gaîté paraît vous plaire, et vous sied à merveille; mais l'heure m'appelle; je dois veiller aux préparatifs de la fête, et faire ouvrir les portes du palais. Adieu, Zaïde; veuillez toujours me compter au nombre de vos amis les plus dévoués.

ZAÏDE.

Je n'en crois rien, seigneur Hulkem; d'ailleurs, m'aimer serait de votre part une grande générosité, car je ne vous aime pas.

HULKEM.

Moi!

ZAÏDE.

Et j'ai de fortes raisons pour cela.

HULKEM.

La plaisanterie a mille grâces dans votre bouche.

SCENE V.

ZAIDE.

Il ne me salue pas de bon cœur..... A travers ses protestations d'amitié, je lisais dans ses yeux la crainte que je ne sois en faveur, et le projet de me nuire..... Suis-je en faveur?..... Ma foi, je crois qu'oui : si cela est, je fais ici une révolution. Il n'y a qu'une heure que j'habite ces lieux, et j'y ai déjà remarqué une foule d'abus..... Allons.... allons, point de ménagemens.... l'intérêt de l'état l'exige.

Air nouveau (de M. Henri Berton.)

L'injustice est extrême,
Et je veux, sans façon,
Faire servir l'amour même
De guide à la raison.
De ce voile incommode,
Je veux changer la mode;
Plus de maris jaloux,
De gardiens, de verroux.
Par mon ordre suprême,
Au sérail enchanté,
On verra la beauté
Se garder elle-même.

L'injustice est, etc.

Oui, déjà ma réforme
Frappe le courtisan,
Et tout, jusqu'au sultan,
A mes lois se conforme.
J'anime ce séjour;
Plus de froides tendresses,
Plus de fausses caresses;
On rit.... même à la cour.

L'injustice est extrême,
Et je veux, sans façon,

Faire servir l'amour même
De guide à la raison.

Cependant il vaudrait mieux employer mon crédit à faire rappeler mon frère..... Eh bien! je ferai d'abord revenir mon frère; après, je corrigerai les abus.

SCENE VI.

LE PÉLERIN, ZAIDE.

LE PÉLERIN, *à part.*

Que j'ai de plaisir à la voir!

ZAÏDE.

Ah! c'est vous, bon pélerin; par quel hasard êtes-vous en ces lieux?

LE PÉLERIN.

C'est vous que j'y cherche.

ZAÏDE.

Moi! Est-ce que vous me connaissez? En effet, pendant la route, j'ai remarqué que vous aviez toujours les yeux fixés sur moi; et moi, j'écartais de tems en tems mon voile pour vous regarder à la dérobée, car je me sens de l'amitié pour vous.

LE PÉLERIN.

J'attendais le moment de vous parler sans témoin.

ZAÏDE.

Eh bien! voilà le moment; j'écoute.

LE PÉLERIN.

Zaïde, j'ai beaucoup voyagé, et je viens vous donner des nouvelles de quelqu'un qui doit vous intéresser.

ZAÏDE.

De mon frère ! vous l'avez vu ? Ah ! bon pélerin, où est-il ? Est-il heureux ? Le reverrai-je, enfin ?

LE PÉLERIN.

Hassan doit cacher encore le lieu de son séjour : il est heureux, car il sait l'être ; son retour dépendra des événemens.

ZAÏDE.

Ah ! parlez-moi de lui, racontez-moi quelques-uns de ses voyages. A-t-il bien souffert ? a-t-il été bien loin ? pensait-il à moi ?

LE PÉLERIN.

Toujours, Zaïde. Il m'a confié ses plus secrètes pensées. Nous avons voyagé ensemble ; ensemble nous avons éprouvé la bonne et la mauvaise fortune.

ZAÏDE.

Pauvre frère ! Continuez, pélerin.

LE PÉLERIN.

A peine eut-il appris que la guerre avait éclaté entre la Perse et le Mogol, qu'il prit la résolution de servir son pays et d'y revenir ensuite, malgré les dangers qui l'y attendaient.... Zaïde, vous étiez pour beaucoup dans cette résolution.

AIR : *de la Sentinelle.*

Assis au bord du Gange impétueux,
Qui de ses flots au loin couvrait la plaine,
Le pauvre Hassan, d'un regard douloureux,
Le contemplait, en me contant sa peine :
Ah ! dit-il, le torrent des cours,
Tel que ce fleuve en sa furie,
Ravage et détruit dans son cours.
Puissé-je, en lui livrant mes jours,
Sauver ma sœur et ma patrie !

ZAÏDE.

Combien ce récit m'intéresse !

LE PÉLERIN.

Même air.

De l'Arabie il passait les déserts,
En revenant de l'antique Idumée;
Il voit un jour s'élever dans les airs
Vile poussière, en tourbillons formée.
Ah! dit-il, le torrent des cours,
Tel que ce sable en sa furie,
Aveugle et détruit dans son cours.
Puissé-je, en lui livrant mes jours,
Sauver ma sœur et ma patrie!

ZAÏDE.

Ainsi, je dois m'attendre à le revoir bientôt.

LE PÉLERIN.

Bientôt, Zaïde.

ZAÏDE, *élevant la voix.*

O ciel! Hassan est peut-être près d'ici!

LE PÉLERIN.

Modérez ces transports.

ZAÏDE, *bas.*

Bon pélerin, conduisez-moi vers lui.

LE PÉLERIN.

Songez aux dangers qu'il pourrait courir; votre émotion vous trahirait.

ZAÏDE.

Oh! que non; j'ai du caractère, quand je veux.

Trio de Wicht (à voix basse.)

ZAÏDE.

Depuis ma tendre enfance,
Je n'ai point vu ses traits.
Ah! combien je vous chérirais,
Si vous me rendiez sa présence!

LE PÉLERIN.

Zaïde, silence,
Point d'imprudence.

ZAÏDE.

ZAÏDE.

Ah ! conduisez-moi dans ses bras.

LE PÉLERIN.

Songez qu'il ne doit pas
Du prince braver la défense.

ZAÏDE.

Au prince, à ce qu'on m'a dit,
Déjà je commence à plaire ;
Je veux avoir du crédit,
Afin de sauver mon frère.

SCENE VII

LES MÊMES, JESSID.

JESSID, *à part.*

Le pélerin !

LE PÉLERIN.

L'excellent cœur !

JESSID, *à part.*

Ecoutons bien.

LE PÉLERIN.

La bonne sœur !

ZAÏDE.

De vous dépend tout mon bonheur.

LE PÉLERIN.

Vous le voulez ?

ZAÏDE.

Plus de mystère.

HASSAN.

Zaïde, embrasse Hassan, ton frère!

ZAÏDE, *se jetant dans ses bras* ; JESSID, *à part.*

Mon } frère !
Son }

ZAÏDE, HASSAN.

ENSEMBLE.
Ah ! quel doux moment pour ta sœur !
Ah ! quel moment plein de douceur !
Je te presse donc sur mon cœur.

JESSID.

C'est Hassan ! Zaïde est sa sœur !
La colère naît dans mon cœur !

HASSAN, ZAÏDE, *à part.*

Le roi !

JESSID, *à part.*

Hassan dans ces lieux !.... Mais ce jour est consacré à la clémence. Il me connaissait donc en m'abordant ce matin..... Dissimulons à mon tour. Pélerin, que fesais-tu ici seul avec Zaïde ?

HASSAN.

Prince, vous appartient-elle pour que cela vous intéresse ?

JESSID.

C'est toi qui m'interroges !

ZAÏDE.

Seigneur, il me donnait des conseils sur les dangers qui environnent ceux.... qui n'ont pas l'habitude de vous approcher.

JESSID.

Un pauvre pélerin ! Est-ce qu'il a vu des rois ?

HASSAN.

Il en connaissait, et souvent il en a été méconnu.

JESSID.

Qui ne s'offenserait de la rudesse que tu mets dans tes discours ?

AIR : *Le fat jamais*, etc. (Amour et Mystère.)

Tristes censeurs, pourquoi donner toujours
A la raison un air sauvage ?

Je le vois trop, c'est l'erreur de nos jours.
Est-on chagrin! on se croit sage.
Vous effrayez les trop faibles mortels
Par une rigueur qui les blesse;
Sachez de fleurs entourer ses autels,
Pour faire adorer la sagesse.

As-tu parcouru la ville? As-tu retrouvé ces amis dont tu me parlais ce matin?

HASSAN.

Je n'ai pas quitté ce palais.

JESSID.

Ainsi, tu n'a pas rencontré l'ancien visir Hassan?

ZAÏDE, *à part.*

Saurait-il?...

HASSAN.

Ne m'a-ton pas dit qu'il était exilé?

JESSID.

On prétend qu'il a eu l'imprudence de rentrer dans la Perse.

ZAÏDE, *à part.*

Nous sommes perdus.

HASSAN.

Cela ferait votre éloge, Prince.

JESSID.

Comment?

HASSAN.

S'il est revenu dans sa patrie, il faut qu'il compte beaucoup sur votre générosité, ou plutôt sur votre justice.

JESSID.

Il ne peut avoir aucun moyen de se justifier.

HASSAN.

Comment le savez-vous, puisque vous n'avez pas daigné l'entendre?

JESSID, *en colère.*

Il fut traître à son pays.

HASSAN.

Ses ennemis seuls l'en ont accusé.

JESSID.

Ses ennemis! en avait-il?

HASSAN.

Oui, puisqu'il a trouvé un successeur.

JESSID, *outré.*

Ce que tu avances est bien hardi.

HASSAN.

Je le prouverai.

JESSID, *surpris.*

Nous verrons..... Tu es l'ami intime d'Hassan; ne serait-ce point sa grâce que tu viens me demander?

ZAÏDE, *à part.*

Il ne l'a pas reconnu.

HASSAN.

Je n'ai point de grâce à vous demander.

JESSID.

Que viens-tu donc faire ici?

HASSAN.

Vous rendre un service.

JESSID.

Toi, pélerin!

HASSAN.

Oui, en vous faisant distinguer vos flatteurs de ceux qui sont véritablement attachés à votre personne.

JESSID.

Je crois beaucoup à ta science ; mais je doute fort qu'elle aille jusque-là.

HASSAN.

Vous allez donner votre audience au peuple ; c'est-là que vous verrez des gens mécontens de ce qu'ils ont, et disposés à l'être de ce que vous leur accorderez.

JESSID.

On vient.

SCENE dernière.

LES PRÉCÉDENS, HULKEM, AZA, JANAGAR, FAKIRA, SOLLICITEURS, GARDES.

CHOEUR.

AIR : *Ritournelle de la Sentinelle.*

Avançons tous.
Ah! quel heureux jour pour nous!
Dans ce palais
Nous recevrons des bienfaits.
Si Mahomet entend nos vœux,
Notre roi sera toujours heureux.

HULKEM.

Grand roi, cette année vos heureux sujets n'ont point de vœux à former. Les demandeurs sont en très petit nombre : en voici pourtant quelques-uns qui sollicitent des emplois.

JESSID.

Quelles sont les places que veulent ces gens-là?

1er. SOLLICITEUR.

AIR : *Il faut, il faut quitter Golconde.*

Moi, je viens en demander une
Où l'on fasse bientôt fortune.

Je t'ai toujours servi, grand roi,
Avec loyauté, bonne foi.

HULKEM.

Qu'êtes-vous donc?

LE SOLLICITEUR.

Homme de loi.

JESSID.

S'il a été juste, il est pauvre : qu'on lui donne vingt bourses.

IIe. SOLLICITEUR.

Je viens demander du service;
Me rendre utile est mon desir.
Je puis commander ta milice.

HULKEM.

Mais la guerre vient de finir

LE SOLLICITEUR.

N'importe, moi je veux servir.

HULKEM.

Qu'êtes-vous donc?

LE SOLLICITEUR.

Je suis faquir.

JESSID.

Qu'il retourne à la Mosquée.

IIIe. SOLLICITEUR.

Donnez-moi privilége unique,
M'assurant débit
D'un écrit
Périodique
Et satirique.
On se verra sur mon papier,
Mordre, noircir, injurier.

HULKEM.

Qu'êtes-vous donc?

LE SOLLICITEUR.

Je suis fripier.

JESSID.

Qu'on lui donne.... la bastonnade.

IVe. SOLLICITEUR.

Que pour moi d'un poste on dispose ;
Moi, je veux être quelque chose.
De réussir j'ai le moyen.

HULKEM.

Qu'êtes-vous donc ?

LE SOLLICITEUR.

Je ne suis rien.

JESSID, *souriant.*

Confirmé dans son emploi.

HULKEM.

Moi, prince, pour les services que je vous ai rendus dans la guerre que je viens de terminer assez glorieusement, je ne demande que la permission de joindre au titre de visir celui de généralissime de vos armées.

JESSID.

Mais, Hulkem, tu ne joins pas, comme Hassan, ton prédécesseur, les talens militaires à ceux de la politique.

HULKEM.

Cependant, cette paix....

JESSID.

L'Empereur du Mogol ne l'a point encore signée.

HASSAN.

Grand roi, ce que vous demande Hulkem, un autre y a de véritables droits.

JESSID.

Qu'entends-je !

HASSAN.

La paix est l'ouvrage de cet Amram qui jouit

dans l'Orient de quelque réputation, et qui s'estime heureux d'avoir travaillé au bonheur de votre empire.

JESSID.

Que dis-tu?

HASSAN.

Le traité est signé. Le souverain du Mogol a daigné charger Amram de vous l'apporter.... le voici.

JESSID.

Quoi! pélerin, tu serais....

HASSAN.

Amram lui-même, ou plutôt Hassan. *(Il se jette aux pieds du roi. Mouvement de chacun.)*

CHOEUR.

(Excepté Hulkem et Jessid.)

AIR : *d'Honorine.*

Ciel! c'est Hassan! Mahomet nous le ramène
Eh quoi? la paix
Serait un de ses bienfaits!

ENSEMBLE.

HULKEM, *à part.*

O ciel! ma disgrâce est certaine;
A l'instant quittons ce palais.
(*Il sort.*)

JESSID.

Hassan, nous te devons la paix:
Reprends tes droits dans ce palais.

CHOEUR

Ciel! c'est Hassan, etc.

JESSID.

Quoi! tu es Amram?

HASSAN.

Vous aviez proscrit Hassan; Amram a voulu recouvrer votre estime.

JESSID.

JESSID.

Je t'accusais.... que tu t'es noblement vengé! Aimable Zaïde, en vous offrant de partager mon trône, je ne fesais qu'acquitter une promesse que j'avais faite à votre frère.

ZAÏDE.

Il y a dix ans.... Faut-il être franche? je n'accepterais pas le trône, si le prince ne me plaisait pas.

FAKIRA.

Mon cher maître, je vous revois donc!

HASSAN.

Bonne Fakira!

AZA.

Maîtresse, toi être reine...,

ZAÏDE.

Et toi libre, Aza.

AZA.

Moi toujours esclave à toi.

FAKIRA, *à Janagar.*

Maintenant, seigneur Janagar, vous allez faire de moi une grande dame.

JANAGAR.

Désespéré, belle Fakira, de vous manquer de parole.... mais j'ai fait vœu de mourir garçon.

VAUDEVILLE.

JESSID.

AIR *de Piccini.*

Je courais après le bonheur,
J'en voyais l'image trompeuse;
Les plaisirs abusaient mon cœur;
Mon âme n'était point heureuse.

Hélas! j'avais jusqu'à ce jour
Trop de compagnes de voyage!
Mais j'arrive, grâce à l'amour,
Au terme du pélerinage.

HASSAN.

J'ai vu souvent plus d'un faquin,
Aux vices devant l'opulence,
Du haut d'un riche palanquin,
Insulter l'honnête indigence.
Ah! bien loin d'en être abattu,
Je me dis : c'est assez l'usage;
Ceux qui n'ont que de la vertu
Font à pied leur pélerinage.

JANAGAR.

Dites-moi pourquoi je suis né;
Que fais-je, hélas! dans cette vie?
A l'amour j'étais destiné,
Et le bon vin me fait envie.
Je ne bois point; je suis garçon....
Combien il est dur, à mon âge,
De n'avoir point de compagnon
Pour faire son pélerinage!

ZAÏDE, *au Public.*

Voyageant pour plaire, un auteur
Sur son chemin a plus d'un doute;
Messieurs, que notre voyageur
Ne s'égare pas sur la route.
Ah! que l'indulgence surtout
Soit sa compagne de voyage!
Daignez, vers le temple du goût,
Diriger son pélerinage.

FIN.

Dans les départemens, l'acteur chargé du rôle d'Aza, peut, après ces mots : *Esclave ! et plus encore,* placer cette romance*, que divers motifs ont fait retrancher à la seconde représentation.

AIR :

N'ai point d'espérance
Pour mon avenir ;
Et mon existence
Est morte au plaisir.

Brûlante jeunesse,
A tes feux ardens
J'attise sans cesse
Mes desirs naissans.
Tà flamme est rebelle ;
En moi le desir
N'est qu'une étincelle,
Qu'éteint un soupir.

N'ai point d'espérance, etc.

Belle que desire,
A moi vient s'offrir ;
Ma voix faible expire
Au gré du zéphir ;
Et, quand voudrais plaire,
Bonheur qui me fuit,
Est vapeur légère
Qu'un souffle détruit.

N'ai point d'espérance
Pour mon avenir ;
Et mon existence
Est morte au plaisir.

* M. Wicht la joindra à la partition.

AVIS.

La même Libraire ayant acquis plusieurs fonds et beaucoup d'éditions épuisées, on trouve chez elle l'assortiment le plus complet de pièces de théâtre (bonnes éditions) anciennes, modernes et nouvelles.

Pyrrhus, tragédie en cinq actes, 1re. et 2e. éditions, avec des changemens; par M. Le Hoc. 1807.

Le Retour au Comptoir, vaudeville en un acte, par MM. Georges Duval et Jules. 1808.

La Chaumière Moscovite, vaudev. en un acte, par MM. Joseph Pain et ***. 1808.

Malherbe, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles; par MM. Georges Duval et V***. 1809.

Tragédies, Tragi-Comédies, Comédies, grands Opéras (anciens et modernes), Ballets, Opéras-Comiques, Vaudevilles, Parodies, Proverbes, Pantomimes, Divertissemens, etc., dont il serait trop long de donner le catalogue.

Les personnes qui prendront en nombre, ou au cent, auront sur le prix un rabais proportionné.

PQ 2380 P23R6 Pain, Marie Joseph
Le roi et le pélerin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY